

Aujourd'hui, nous disons le *Gloria in excelsis* à toutes les messes de l'année, excepté à celles des morts, de la férie, du temps de l'Avent et du Carême. Il n'en fut pas toujours ainsi. Pendant les quatre semaines qui précédaient la fête de la Nativité, on le chantait à Rome à l'époque d'Amalaire (IXe siècle) ; mais ce serait exagéré de prétendre à la généralité de cet usage. Depuis longtemps déjà on expliquait l'omission de ce cantique en disant qu'on voulait remémorer le deuil des patriarches ayant attendu quatre mille ans la venue du Messie ; on aimait à la rapprocher de celle de l'*Alleluia* pendant le Carême.

Je ne crois mieux faire pour terminer cette chronique que de citer ces quelques lignes du regretté Dom Kienle ; elles disent toute la beauté de l'hymne angélique dont les mélodies viennent de nous être rendues selon la leçon des manuscrits dans l'édition vaticane du chant grégorien.

“ La mélodie du *Gloria* est composée pour être chantée alternativement par les deux parties du chœur, comme cela se pratique dans la psalmodie... La modulation est limitée à un nombre restreint de pensées musicales, tressées en gracieuse guirlande avec un art exquis. Le *Gloria* des fêtes doubles est un chef-d'œuvre d'élégance et de noble grandeur, celui des fêtes simples ressemble à une psalmodie ordinaire, mais ses intervalles sont d'une sonorité puissante et d'une rare beauté. Le *Gloria* des dimanches se distingue par sa fraîcheur et son énergie ; ses formes antiques le rendent quelque peu étrange à notre goût moderne et moins facile à comprendre, mais il est d'une beauté supérieure. ”

ALBERT GUITTARD.

